

**PAGES
MANQUANTES**

LE ROSAIRE

Couvent des Dominicains, ST-HYACINTHE.

ABONNEMENT : \$1.00.

PAR LES ZÉLATEURS, 50 cts.

Page d'Évangile

LE BON SAMARITAIN

JÉSUS venait de quitter la Galilée. Accompagné des disciples, il prit le chemin de Jérusalem, où se célébrait alors une des plus grandes solennités juives, la fête des Tabernacles. Pour éviter la Samarie inhospitalière, la petite caravane descendit dans la vallée du Jourdain, pour suivre la route qui passe par Jéricho et monte à la Ville Sainte. C'est le désert de Juda, avec ses cailloux lavés par les pluies, son sable que la lumière crue fait étinceler. Pas un troupeau ne paît sur le versant de ces monts, gris comme la cendre. Pas une maison n'offre son abri aux voyageurs.

Au bord des rochers, dans des cavernes profondes, des brigands ont établi leurs repaires. Ils assaillent les voyageurs, les dépouillent de leur argent, de leurs vêtements ; souvent même ils les tuent ou les abandonnent nus et blessés. Le silence qui pèse lourdement sur ces lieux, rend cette solitude effrayante.

Jésus cheminait depuis quelque temps déjà, conversant avec ses disciples, quand la caravane atteignit Khan-el-Achmar, la halte ordinaire des voyageurs. Quel contraste avec le désert ! C'était la mort et maintenant c'est la v.e. Les sources chantent à travers le gazon verdoyant.

Les palmiers aux tiges élancées offrent aux pèlerins fatigués de délicieux ombrages.

Le Sauveur fut rejoint là par un docteur de la Loi, qui se rendait à Jéricho, la ville des roses, séjour favori d'un grand nombre de familles lévites et sacerdotales. Voulant mettre à l'épreuve la sagesse du Maître, il profita de l'instant où Il parlait du royaume des cieux, pour lui poser cette insidieuse question :

Que ferai-je, lui dit-il, pour entrer en héritage de la vie éternelle ?

Qu'est-il écrit, et que lisez-vous dans la Loi, répliqua Jésus.

Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, répondit le Scribe, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit ; et ton prochain, comme toi-même.

Aimer Dieu et aimer son prochain, c'était bien la formule de la vie éternelle proclamée par la Loi ancienne et que Jésus venait rappeler au monde, en lui apprenant comment on aime vraiment, et en lui donnant la force d'aimer. Aussi le Maître approuva-t-il son interlocuteur, en lui disant : *Fais cela et tu vivras.*

Cet idéal était trop haut pour cet homme au cœur rempli de haine pour tout ce qui n'était pas Juif, et de mépris pour tout ce qui était petit et humble. Il ne veut pas s'avouer vaincu en demandant comment on peut aimer ainsi. Mais aussitôt, se souvenant de l'amour du Christ pour les pécheurs et pour les publicains, il lui pose malicieusement cette nouvelle question, espérant bien le confondre cette fois, en lui faisant avouer ses sympathies : *Quel est mon prochain ?*

Un homme, reprit aussitôt Jésus, descendait par ce même chemin, de Jérusalem à Jéricho. Il rencontra des voleurs qui le dépouillèrent, et qui, après l'avoir blessé, le laissèrent demi-mort.

Or il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin. Le prêtre le vit et passa outre. Un lévite, étant venu là, aperçut le malheureux qui implorait son secours. Mais, soit par indifférence, soit par crainte des brigands, il continua sa route.

Ce que les deux hommes du sanctuaire, tout imbus

des préjugés de castes, qui les empêchaient d'accomplir ce qu'ils enseignaient au peuple, n'avaient pas fait pour un de leurs compatriotes, un étranger, un de ceux que les rabbins traitaient de démoniaques, d'impurs, qu'ils excommuniaient dans leurs synagogues, un Samaritain va le faire pour un Juif, l'ennemi de sa tribu et de son Temple.

Un Samaritain qui était en voyage vint à passer. La vue de cet homme gisant à terre, dans un aussi lamentable état, l'émeut. Peu lui importe que ce soit un ennemi ; c'est un de ses semblables, il a droit à sa pitié.

Aussitôt il descend de cheval, s'approche du blessé, panse délicatement ses plaies, y verse de l'huile et du vin. Puis, après lui avoir donné les premiers soins, ne voulant pas l'abandonner dans cette solitude affreuse, il le hisse sur son cheval et l'assit sur sa monture. Il le conduit ainsi jusqu'à une hôtellerie où il prend soin de lui et se fait son garde malade.

Le lendemain, il est encore en personne auprès du convalescent. S'il est alors obligé de s'éloigner pour s'occuper de ses affaires, il ne se désintéresse pas du malheureux qu'il a secouru. Il ne veut pas que le bien commencé reste inachevé. Tirant de sa ceinture deux deniers, il les donne à son hôte. *Prenez soin de cet homme, lui dit-il, et tout ce que vous aurez dépensé au-delà de cette somme, je le prends à mon compte et je vous le rendrai à mon retour.*

Jésus allait, avec une délicatessé exquise, tirer la conclusion de cette émouvante parabole.

Regardant le Scribe, étonné d'un tel récit, Il lui demande : *De ces trois, du prêtre, du lévite et du Samaritain, lequel te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé parmi les voleurs ?*

La question était précise. Il fallait répondre et reconnaître le vrai prochain sous les traits d'un Samaritain.

Le Scribe n'osa pas prononcer le nom de la secte abhorrée, mais il laissa échapper cette parole profonde : *Le prochain, c'est celui qui a eu pitié.*

Sous les clartés lumineuses de l'enseignement de Jésus, les préjugés accumulés par l'égoïsme s'évanouissent et le prochain nous apparaît clairement désigné. C'est

tout homme qui a besoin des bons offices de son semblable, quelque soit sa race et son état social ; c'est aussi tout homme qui sait avoir pitié.

Va, dit Jésus au Scribe en terminant, *va et fais de même. Aie pitié, et tu vivras.*

* *
*

Faites de même !

Ces paroles s'adressant à chacun de nous. Si nous voulons suivre les enseignements du Christ, nous devons être pour nos frères malheureux de bons Samaritains. Et certes, les occasions de montrer notre amour pour notre prochain ne manquent pas. Que de blessés nous rencontrons sur les chemins de la vie !

Tout près de nous, il y a des intelligences malades,—qui, ayant abandonné, par faiblesse, par entraînement ou par orgueil, la route tracée par la Vérité éternelle, se traînent agonisantes, sous un ciel triste et voilé.

Trompées dans leurs espérances, elles appellent, à grands cris, un Sauveur. Elles veulent vivre, et elles se débattent dans les bras de la mort. Tout n'est pas perdu, Dieu a déposé en elles tant de divines ressources. Ne passons pas à côté d'elles, indifférents. Soyons pour ces pauvres intelligences le bon Samaritain. Pansons leurs plaies. Baignons-les dans la lumière. Un cri de foi, échappé de nos lèvres, suffira peut-être pour leur rendre la vie. Au lieu de les rudoyer et de leur reprocher avec amertume leurs égarements, efforçons-nous par tous les moyens que nous suggère la charité, de les ramener à l'Eglise, cette hôtellerie fondée par le Christ, et où ses disciples accueillent avec tant de bonté et soignent avec tant de délicatesse, les âmes souffrantes.

Et puis, que de misères morales et physiques il y a encore sur cette terre. A chaque pas, nous rencontrons des êtres malheureux, et ce qui est plus triste, des êtres déchus. Les laisserons-nous seuls dans leur délaissement ? N'aurons-nous pas un mot de consolation pour ceux qui pleurent ? Ne tendrons-nous pas les mains à ceux qui gisent dans la boue ? Oui. Pour tous, nous aurons la

parole qui reconforte et encourage. Nous saurons nous abaisser pour relever ceux qui étaient tombés bien bas. Il n'y aura pas d'exclusivisme dans notre amour. Si nous avons des préférences, ce sera toujours pour ceux qui ont le plus besoin de secours. Pour venir en aide à nos frères, nous nous sacrifierons, nous donnerons largement de notre temps et de notre argent, et surtout, ce qui rend la charité vraiment divine, nous donnerons un peu de notre âme.

Si nous agissons ainsi, Jésus, le vrai bon Samaritain, agira de même envers nous. Nous avons tant besoin de Lui, pour panser les blessures parfois si profondes de notre cœur, pour cicatriser ces plaies terribles qu'y creuse le péché. Dans la mesure où nous aurons secouru nos frères, Il répandra sur nos iniquités le baume du pardon. Il nous consolera dans la mesure où nous aurons consolé ceux qui étaient dans l'affliction.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —



Le Rosaire et Bossuet

Au dix-septième siècle, à l'heure où il jetait le plus vif éclat, le collège de Navarre avait, comme Grand-Maître, un amiénois de très rare mérite, Nicolas Cornet. Sa piété, ses talents, son dévouement envers le Souverain-Pontife, lui avaient conquis les plus vives et les plus légitimes sympathies.

Parmi les étudiants que l'antique réputation de la maison de Navarre attirait de tous les points de la France, au pied de la chaire de ces illustres professeurs qui se nommaient Pierre Guisnard, Jean Dusaussay, Jacques Péreyret, Nicolas Cornet ne tarda pas à remarquer le jeune Bossuet. Élève de philosophie en 1642, il suit bientôt les cours de théologie : sur ce terrain comme sur le précédent, il "s'avance par vives et impétueuses saillies". En 1648, à l'âge de moins de vingt-un ans, il va passer sa première thèse théologique, dite la *Tentative*.

Son protecteur et ami l'engage à la dédier à un prince déjà célèbre. Condé vint



assister à la discussion : il fut électrisé, enthousiasmé.

Navarre était un foyer de vertu et de piété, comme il était un foyer de science. Il possédait une église, consacrée le 13 octobre 1323 par le dominicain, Jean de Villers, évêque de Nevers et bientôt de Troyes. Elle renfermait cinq autels, en l'honneur de la Sainte-Trinité, de la Croix du Christ toujours victorieuse, de la très glorieuse *Vierge Marie*, de saint Louis, roi de France, et de sainte Catherine. Les confréries du Rosaire existaient en beaucoup de sanctuaires : la chapelle de Navarre avait la sienne. M. Cornet s'en occupait tout spécialement.

“En 1650, Bossuet entra en licence ; déjà fort exercé à parler en public, M. Cornet voulut qu'il fut directeur de la Confrérie du Rosaire. Il représenta le triomphe de la sainte Vierge d'une manière pleine d'onction, de piété et d'éloquence. (1)

La tendre et filiale dévotion de Bossuet envers la sainte Vierge, à qui sa mère dès le berceau l'avait offert, fut chez lui si vive, si manifeste toujours ; il en est demeuré de si nombreux et de si éclatants témoignages qu'il ne saurait nous être permis de nous en taire. Dans ses sermons sur un sujet qui lui fut cher, l'émotion de son cœur touche, pénètre, inspire les sentiments dont lui-même fut animé.

En octobre 1648, jour de la fête du Rosaire, il avait prononcé à Navarre sur ce sujet un discours qui fit sensation, et dont mention fut faite sur l'heure dans les registres du collège, avec de grandes louanges du savoir, de l'onction que tous venaient d'y admirer à l'envi... et nombre d'autres sermons qu'il prêcha au même lieu dans les années qui suivirent devaient avoir, s'il se peut, un plus grand succès encore (2).

Pendant trois années, il continua d'édifier, d'instruire, de toucher par ses fréquents discours. Les exhortations qu'il prononçait chaque samedi, dans la chapelle, sans qu'on l'y ait vu manquer jamais, fortes et lumineuses toujours, surpassaient de beaucoup tout ce que l'on avait coutume d'entendre à Navarre sur ce sujet.

(1) *Manuscrit Ledien.*

(2) *Etudes sur Bossuet*, tome 1er, *Floquet.*

Un sermon de Bossuet pour la fête du Rosaire, prononcé le premier dimanche d'octobre, jour où l'Eglise solennise cette fête, et qui nous a été conservé, appartient-il à l'année 1657, comme l'affirme Le Dieu, et fût-il donné dans la chapelle de Navarre ? Nous avons lieu de le croire. En tout cas, ce serait le dernier des sermons prêchés par Bossuet en 1657, dans Paris, soit la veille, soit le jour même de son départ pour Metz, car, le 13 octobre, on le retrouve parlant dans la chaire de cette ville, en présence de la reine-mère. "Que du reste ce discours ait été fait pour Navarre où était établie la dévotion du Rosaire, l'orateur nous le révèle lui-même. Les paroles s'adressent manifestement à un auditoire composé d'ecclésiastiques où d'aspirants au sacerdoce, agrégés à une association en l'honneur de la Sainte Vierge, où se pratique l'habituelle récitation du Rosaire. Bossuet avait recueilli tous les suffrages. Longtemps après, en 1704, des contemporains qui l'avaient entendu, dans la chapelle de Navarre, redisaient encore à Le Dieu toute leur admiration." (1)

Membre et ancien directeur de la confrérie du Rosaire, à Navarre, Bossuet voulut de plus faire partie de la confrérie du Rosaire, établie au grand couvent des dominicains de saint Honoré. Il fut reçu par le R. P. le Pulprier, le 10 mai 1682.

Qu'est devenu la chapelle du collège de Navarre où Bossuet célébra si souvent les louanges de la Reine du Rosaire ? Qu'était cette chapelle elle-même ? "La chapelle très vaste renfermait dans ses dépendances, les archives et le trésor de l'Université, dont l'une des quatre divisions, la Nation de France tenait là ses réunions solennelles. C'est sous ses voûtes que l'on prononçait tous les sermons généraux de l'Université."

Le pieux édifice, où la dépouille mortelle de Nicolas Cornet reposait avec les ossements de plusieurs illustres personnages, a subsisté jusqu'en 1842, mais affecté à des usages profanes (2).

(1) *Etudes sur Bossuet, Floquet.*

(2) *Nicolas Cornet par L. Soyez.*

Les bâtiments du collège de Navarre abritèrent l'École Polytechnique à partir de 1804.

Au milieu des reconstructions du dix-huitième siècle et des agrandissements du siècle dernier, la chapelle du quatorzième présente encore aux regards son noble pignon gothique : glorieux vestige qui fait battre les cœurs des dévôts au Rosaire et des familiers de Bossuet !

Beaucoup voudront relire ses pages de la jeunesse de Bossuet, où se révèle si ardemment son amour pour la Sainte-Vierge.

Elle est notre mère : "Le Sauveur regarde, du haut de sa croix, et Marie et son cher disciple ; et, comme il veut leur laisser en mourant quelques marques de sa tendresse, il donne premièrement saint Jean à sa Mère ; après il donne à saint Jean sa Mère, et il établit par ce testament la dévotion pour la Sainte-Vierge. C'est pour cette raison qu'on lit cet évangile en l'église, dans la solennité du Rosaire pour laquelle nous sommes ici assemblés."

C'est le fondement le plus solide et le plus touchant de notre culte pour la Sainte-Vierge. Mais comment est-elle notre Mère ? Elle l'est pour son amour, par ses souffrances. . . .

Prêtons encore l'oreille aux accents du grand orateur :

"Son amour lui ôte un Fils bien-aimé, son amour lui en rend un autre. . .

"Qui ne voit ici un amour de mère ?

"Donnerait-elle pour nous son cher Fils, si elle ne nous aimait comme ses enfants ? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour, et, qu'au lieu du Fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous ?"

Combien impressionnantes les exhortations de Bossuet, à la fin de son discours, et comme elles devaient aller loin dans le cœur de ces jeunes gens qui l'écoutaient ! "Souvenons-nous que nous sommes enfants de Marie et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. *N'oublie pas les gémissements de ta mère.* Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie. Dans les

tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, souviens-toi des pleurs de Marie et des incroyables douleurs qui ont déchiré son âme au Calvaire.

“Misérable, que veux-tu faire ?

“Veux-tu élever encore une croix pour y attacher Jésus-Christ ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils Crucifié, encore une fois couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds devant elle le sang du Nouveau Testament, et par un si triste spectacle rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel ?”

Les larmes des auditeurs et les frémissements de leurs âmes ont du dire à Bossuet : “Nous serons à Marie, nous serons à la Reine du saint Rosaire, à son divin Fils, à la vie, à la mort !”

F. R.

— o —



Aux jeunes Filles

LA TOILETTE

LA substance plastique dont votre corps est pétri, peut être considérée à un double aspect : ou simplement dans sa forme de corps, d'agrégat de molécules, semblables aux autres organismes vitaux que nous avons sous les yeux ; ou bien comme le logement et l'instrument de l'âme raisonnable, intelligente, immortelle, à qui il est uni.

Observé sous le premier angle, sous sa première façade, votre corps est manifestement soumis à toutes les actions des agents de l'ordre physique. Une pointe de fer le perfore, la chaleur, l'électricité, le brûlent ; le froid le durcit, le congèle ; d'où la nécessité de le mettre à l'abri des intempéries des saisons, de le défendre contre les attaques qui pourraient lui être nuisibles. C'est la fonction du vêtement ; ce sont les plumes de l'oiseau. Mais avec une différence : l'oiseau porte avec lui tout son trousseau ; votre vestiaire est plus compliqué, il a ses pièces d'hiver et d'été, de travail et de fête.

Mais cette substance matérielle et plastique n'est pas uniquement douée d'une vie accessible aux sensations du bien-être et de la douleur ; elle est encore possédée, animée par un esprit où trône l'intelligence, bien plus, où plane l'esprit même de Dieu. De cette union et des services que votre corps rend à votre âme ressort pour lui une condition particulièrement honorable qui exige le respect. Le vêtement dont il est voilé doit être comme le signe de ce respect ; de là son rôle de modestie pudique, d'ornement simple et distingué.

Ne jetez-vous pas sur les murs de votre chambre, de votre salon, des tapisseries, des tentures ? Ne les ornez-vous pas de bronzes, de statues ? N'y accrochez-vous pas des toiles, des glaces ? Est-ce uniquement pour en mas-

quer la nudité, la laideur?—Vous voulez aussi charmer vos yeux, votre intelligence, votre cœur ; vous voulez, au milieu de tous ces objets qui reflètent vos idées et vos affections, vous trouver dans une habitation humaine. Votre corps n'est-il pas le salon, la chambre, j'oserais dire l'oratoire de votre âme ? Toutes les bienséances demandent que les draperies dont vous le couvrez, répondent à cette destination ; toutes convenances exigent qu'il se dégage de votre vêtement une distinction qui soit pour les autres le parfum de votre beauté morale, et pour vous-même une jouissance, une satisfaction d'un ordre pur et élevé ; car votre personne doit se plaire dans les habits qu'elle porte, mieux encore que dans l'ameublement dont elle se sert, ces habits la touchent de plus près que cet ameublement.

De l'ensemble de vos vêtements résulte cette chose un peu indéfinissable mais qui, vous donne votre cachet particulier, on l'appelle d'un nom également vague, l'air, votre air. Dans un morceau de musique, le chant est composé en vue d'accentuer certaines paroles, ou du moins certaines pensées, certains sentiments. Que votre air révèle et accompagne toujours la noblesse de l'esprit et du cœur ! Soyez simple dans votre mise ; ainsi vous ferez valoir ces charmes de votre âme ; vous traduirez vos qualités morales, vos mérites réels.

Si vous tenez compte dans vos vêtements de la morale chrétienne, du bon goût, du sens droit des choses, vous serez vraie non moins que simple. Le cas n'est pas rare de jeunes filles auxquelles la fourberie, la duplicité répugnent, et elle ne prennent pas garde à *ce mensonge conventionnel*, à cette tromperie qui n'en est pas moins un artifice vilain, malgré sa tournure élégante : la parure.

Que pensez-vous d'un air de musique en désaccord avec les paroles, les sentiments qu'il a l'intention d'interpréter ! Vous dites : Cela sonne faux. Que de notes criardes dans les habits ! que de couleurs, de formes choquantes ! que d'excentricités !

Laissez-moi vous manifester toute ma pensée. Asortir toujours et en toute circonstance votre vêtement à votre situation, c'est vous condamner à ne pas fréquenter

chez un monde qui, dans les classifications souvent arbitraires de l'opinion, peut passer pour vous être supérieur. Aujourd'hui où chacun s'efforce de sortir de son rang, le dogme de l'égalité rencontre de nombreux hérétiques. Quel mal voyez-vous à ne pas vous transformer en princesse ! à rester une bourgeoise, une jeune fille du peuple, une ouvrière ? Une robe de laine dans un atelier n'est-elle pas aussi charmante, aussi distinguée qu'une robe de soie dans une salle de bal ! Mais que la robe de laine ne sorte pas de son milieu, de son cadre. "En toute chose la beauté est faite d'harmonie. Vous souriez malicieusement quand une personne de saison mûre viole cette loi et s'habille en printemps ; ne prêtez pas à la même critique et n'ayez jamais l'air de porter des vêtements d'emprunt. Le naturel ! ni mode, ni tournure, ni maniérisme, ni manèquins de couturière ne le remplace ; si on lui fausse compagnie, il se venge par le ridicule."

Appliquez encore à votre vie intime ce principe de respect de vous-même, de bienséance dans les habits... vous ne vous départirez jamais d'une certaine étiquette. Vous serez toujours propre et bien mise. Allez-vous en visite, en soirée, recevez-vous au salon, vous faites des frais de toilette, trop peut-être. Il ne faudrait pas, sous prétexte de ne pas vous gêner en famille, vous abandonner à une tenue négligée dont vous corrigeriez ensuite difficilement la mauvaise impression. La toile la meilleure perd de ses effets sous un soleil défavorable, par défaut de lumière.... Eclaircz sans cesse le tableau au point ; ne soyez, à aucune heure du jour et de la nuit, une âme obscure. Ne laissez traîner vos habits nulle part, sur vous moins que partout ailleurs. Un Athénien, amateur de musique, d'sait à un grand artiste : *Jouez pour les muses et pour moi.* Dans ce concert d'harmonie, d'ordre, d'élégance simple, de distinction vraie et de beauté pudique que donnent vos vêtements, jouez pour votre âme et pour Dieu qui y réside.

De l'usage des vêtements, passons à ses abus ; je vous en signalerai trois, auxquels du reste on peut ramener tous les autres.

D'abord un budget exagéré.

Le service que le budget représente est l'un des moins importants parmi les divers *portefeuilles* dont se compose le petit *gouvernement* de votre vie. Il ne s'agit pas du budget des cultes, de ce service que votre âme doit à ses besoins religieux ; ministère spirituel qui a cependant un côté pratique et par suite entraîne certaines dépenses. Il n'est pas davantage question du budget de l'Instruction publique ou celui des Beaux-Arts, de ce service que votre âme doit à son intelligence : cours de peinture, leçons de musique, voyages instructifs et d'agrément.

Non, c'est un simple chapitre du budget de l'Intérieur... draperies pour orner votre corps... étoffes pour le défendre.

Comparez-le maintenant ce budget, à l'ensemble, au total des frais que vous coûte l'entretien de votre personne physique et morale ; son exagération vous sautera aux yeux. Au lieu de se restreindre dans les limites de nécessités réelles et d'augmentation modérées, toujours justifiées, ce chiffre ne se gonfle-t-il pas d'année en année, jusqu'à inspirer des craintes pour l'équilibre de votre état financier ?

Est-il sage, est-il raisonnable, est-il chrétien d'accroître ainsi des dépenses, auxquelles on ne sait plus comment faire face ? Si on les couvre, il faut s'imposer des privations ruineuses pour la santé, ou bien tarir les sources du budget de la charité. Plus souvent, on laisse s'accumuler des dettes qui mettent d'autres bourses dans de cruels embarras. La justice est une balance où tous les droits pèsent également. Mais quel surcroît de responsabilité pour la conscience, quelle violation de toutes les délicatesses, quel manque de cœur, quand c'est à une pauvre ouvrière, que l'on ravit le pain et le sommeil, en différant de lui payer le prix de son travail ! La pauvre jeune ouvrière n'a de défense contre le froid, la bise, la pluie, que les murs de sa pauvre petite chambre ; et elle a besoin de toute sa foi, de toute sa vertu, de tout son honneur, pour s'abriter des tentations de luxe et de plaisir, auxquelles il est plus qu'imprudent de l'exposer davantage.

Pensez-y sérieusement, Mademoiselle.

Je vous l'avais déjà dit ; en fait de vêtement, ne pous-

sez pas l'esprit d'économie trop loin. Ne soyez pas à vous-même votre parure ; ce serait jouer un second personnage, au détriment des vrais indigents. Car il y a de par le monde et sans regarder au loin, là, tout autour de vous, des pauvres réels. Faites-les jouir de votre vestiaire, alors que les habits dont vous couvrez leur nudité peuvent leur être encore de quelque usage ; ainsi ils ne rougiront pas de leur misère. Abus du vêtement de lui demander pour soi-même des services humiliés, au point d'en démarquer sa condition sociale...

Autre désordre que les armoires pleines, dont on ne tire une robe qu'après un long débat, tant est grande la variété du choix. Ces étoffes de toute nuance représentent des sommes d'argent importantes, et souvent des dépenses inutiles ; des insectes parasites finissent par les ronger ; le temps à lui seul suffit pour les démoder, les déclasser ; vous seriez plus intelligente de vos intérêts, si, en ménageant mieux vos ressources, vous pourriez remplir plus largement, plus généreusement le devoir sacré de l'aumône. *En fait d'économies, je n'aime que les privations (Mme Swetchine.)* Quelles privations plus douces, mieux justifiées que celles dont profitent les malheureux !...

Un second abus que l'on commet à l'occasion du vêtement, *c'est la perte de temps.*

Il y a trois choses que les femmes jettent par la fenêtre : leur temps, leur santé et leur argent. (Mme Geofrin.) Un autre moraliste mondain formule un jugement encore plus sévère ; il définit la femme : *Un être qui s'habille, babille et se déshabille.* Faites aussi grande que vous le voudrez, la part de l'humeur dans ces critiques où le trait est poussé trop à la charge, pour que le dessin soit toujours vrai ; c'est la silhouette de beaucoup de journées féminines.

Ici encore, afin de vous obliger vous-même à une constatation aveuglante à force de lumière, et pour amener une réforme nécessaire peut-être, établissez une comparaison.—Vous êtes une jeune fille chrétienne ; vous avez conscience des destinées éternelles de votre âme et de ses besoins surnaturels. Quelle somme de temps con-

sacrez-vous pour réfléchir à ces destinées, afin de pourvoir à ces besoins ? Je croirais dire beaucoup si, en ajoutant bout à bout : prières, sainte messe, chapelet, lectures pieuses, nous arrivions à la valeur d'une heure.

En regard de cette heure, de cette petite heure, mettez une autre dépense de minutes et d'instantants ; vous verrez qu'une partie notable de votre vie se passe à quoi faire ?—à vous vêtir. Vous aurez à justifier devant Dieu l'emploi de cette vie. Citez-vous au tribunal de votre raison, appuyez votre jugement sur l'appréciation saine de vos exigences... Vous corrigerez un abus qui a des suites funestes. La façon de s'habiller ne manque pas d'importance, mais elle n'est pas la question capitale ; c'est une affaire qui doit être traitée rondement et d'une main alerte. Ainsi, l'esprit débarrassé de préoccupations vaines, garde sa liberté pour penser aux choses sérieuses, il n'est pas une lucarne qui surplombe un cœur humide, il s'ouvre comme une grande fenêtre pour regarder les horizons lumineux. Ainsi l'accessoire ne devient pas l'essentiel : tout marche en soi et autour de soi d'une belle allure.

Un troisième abus que je vous indique est celui *du vêtement lui-même.*

Ainsi le veut la nature des choses, l'homme se réclame de la vigueur intellectuelle, de l'énergie physique ; la femme se dédommage de ce qui pourrait la mettre en infériorité, par son aptitude au dévouement et par son art de plaire. Cet art d'embellir la vie, d'en faire une fête pour les yeux, l'esprit et le cœur, trouve l'une de ses expressions, l'une de ses formes, dans le vêtement. D'un vêtement simple, distingué, bien assorti et par cela même bien porté résulte une tenue gracieuse ; cet air est d'un effet agréable.

L'art de plaire ainsi pratiqué sert de bon exemple, et ajoute aux charmes de la vie de famille et des relations. *Le vrai comme il faut des manières vient du vrai comme il faut de l'âme.* On peut en dire autant des habits ; partout où une âme se montre comme il faut, elle révèle le beau et fait arriver le bien.

Mais l'art de plaire a une autre face : c'est la coquetterie, la ruse, la séduction, le piège tendu aux regards. Le vêtement constitue le principal de ces pièges, la plus étudiée de ces ruses, la plus savante de ces coquetteries, la plus vulgaire de ces séductions. Abus coupable stigmatisé par un de ces moralistes des anciens temps qui ne ménageaient pas leur popularité : *Les jeunes filles de Jérusalem allaient à travers les rues de la ville, les yeux provocateurs, pleins du désir de se faire admirer.*—Voici leur châtiment : *Dieu leur ôtera et leurs filets de perles et les rubans de leurs cheveux et les pierreries qui pendent sur leur front, et leurs vêtements précieux et leurs riches étoffes ; au lieu de parfums, elles auront la puanteur ; au lieu de ceintures, une corde ; à la place d'une taille de robe, un cilice.* (Isaïe III. 16-241). Dieu a bien des manières de réaliser ces menaces, n'en méritez aucunes. Pour cela faites-vous une devise de cette loi :

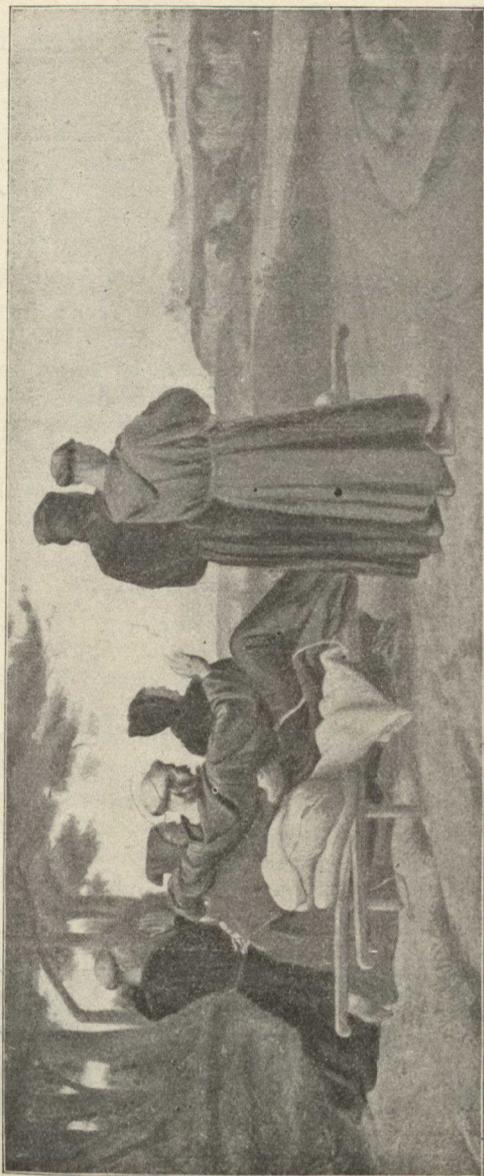
*Votre vêtement pour votre corps ;
 Votre corps pour votre âme ;
 Votre âme pour Dieu (1).*

R. P. T. ROUCAU, O. P.

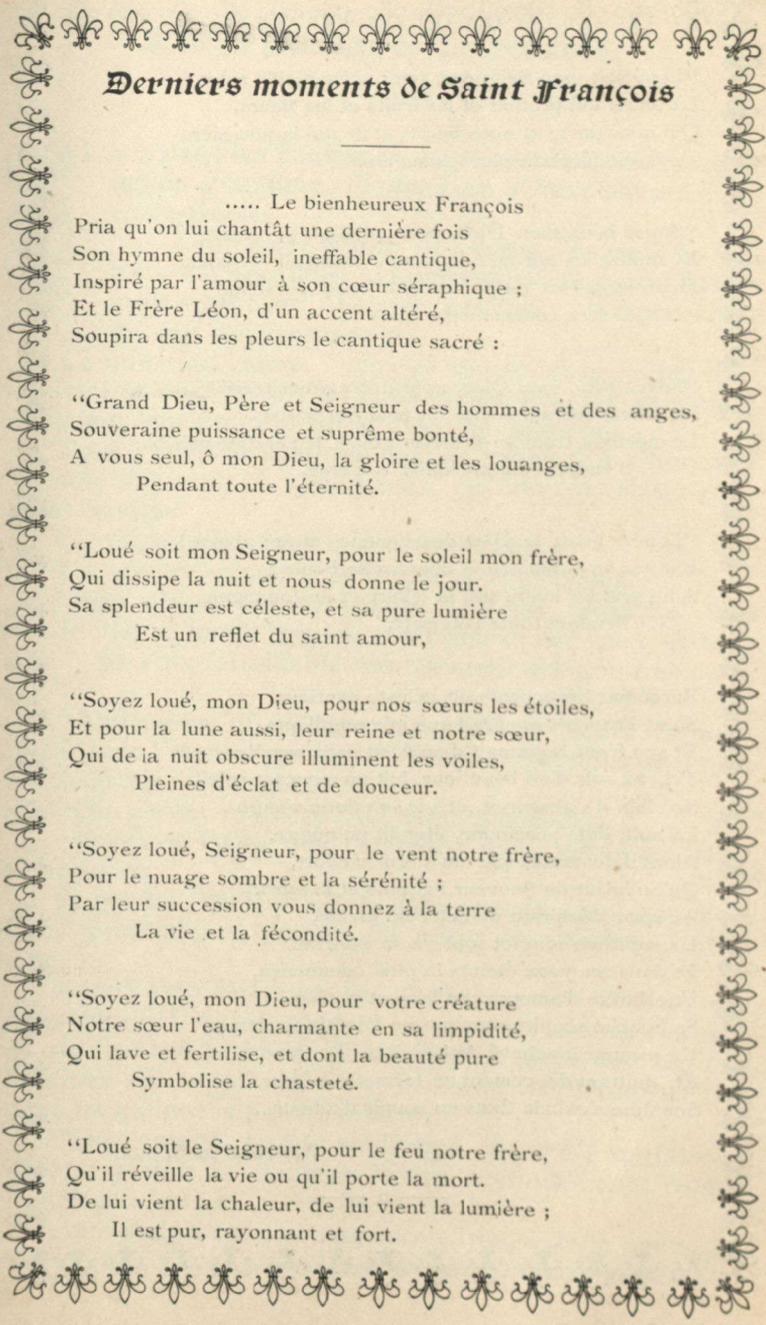
— 0 —



(1) Cf. *Chemin d'Ombre*, chez Lethielleux, Paris. Charmant ouvrage de causeries que nous recommandons à nos lectrices.



SAINTE FRANÇOIS BÉNÉSSANT ASSISE



Derniers moments de Saint François

..... Le bienheureux François
Pria qu'on lui chantât une dernière fois
Son hymne du soleil, ineffable cantique,
Inspiré par l'amour à son cœur séraphique ;
Et le Frère Léon, d'un accent altéré,
Soupira dans les pleurs le cantique sacré :

“Grand Dieu, Père et Seigneur des hommes et des anges,
Souveraine puissance et suprême bonté,
A vous seul, ô mon Dieu, la gloire et les louanges,
Pendant toute l'éternité.

“Loué soit mon Seigneur, pour le soleil mon frère,
Qui dissipe la nuit et nous donne le jour.
Sa splendeur est céleste, et sa pure lumière
Est un reflet du saint amour,

“Soyez loué, mon Dieu, pour nos sœurs les étoiles,
Et pour la lune aussi, leur reine et notre sœur,
Qui de la nuit obscure illuminent les voiles,
Pleines d'éclat et de douceur.

“Soyez loué, Seigneur, pour le vent notre frère,
Pour le nuage sombre et la sérénité ;
Par leur succession vous donnez à la terre
La vie et la fécondité.

“Soyez loué, mon Dieu, pour votre créature
Notre sœur l'eau, charmante en sa limpidité,
Qui lave et fertilise, et dont la beauté pure
Symbolise la chasteté.

“Loué soit le Seigneur, pour le feu notre frère,
Qu'il réveille la vie ou qu'il porte la mort.
De lui vient la chaleur, de lui vient la lumière ;
Il est pur, rayonnant et fort.

“Loué soit mon Seigneur, pour notre vieille mère,
La terre, qui produit et les fruits et les fleurs,
Qui nous porte et nous berce, et de qui la poussière
Se féconde par nos sueurs.

“Soyez béni, mon Dieu, pour celui qui pardonne
Et souffre les affronts d'un cœur tranquille et doux.
Heureux qui vit en paix sans offenser personne ;
Il sera couronné par vous.

“Soyez béni, mon Dieu, pour notre sœur terrible,
La mort, que nul vivant ne peut fuir ici-bas.
Le méchant tremble et meurt ; mais le chrétien paisible
S'endort souriant dans vos bras.

“Louez, louez le Dieu des hommes et des anges !
Exaltez sa puissance et chantez sa bonté ;
A lui seul les honneurs, la gloire et les louanges,
Pendant toute l'éternité.”

Bercé par les accents du céleste cantique,
Saint François respirait une joie angélique,
Et son front rayonnait d'un éclat sans pareil :
Tel, au soir d'un beau jour, luit un mourant soleil.
Soudain il s'obscurcit, et sur son doux visage
La nuit, déjà prochaine, étendit un nuage.
Alors il demanda, par un dernier effort,
Qu'on lui lut du Sauveur l'agonie et la mort.
Au récit déchirant de cette fin divine,
Un suprême sanglot souleva sa poitrine,
Et dans ses yeux éteints la pitié commença,
Une larme d'amour, que la mort y glaça.
Sa bouche soupira, comme un lointain murmure,
Un psaume inachevé de la sainte Écriture.
Et, quittant doucement ce terrestre séjour,
Son âme s'exhala dans un soupir d'amour...

ANATOLE DE SÉGUR.

L'Ange gardien de la Jeunesse

Ly a dans les *Lusiades*, le poème de Camoëns, une fiction grandiose, l'apparition d'Adamastor à Vasco de Gama.

L'intrépide Vasco de Gama s'en va à la découverte des Indes. Longtemps sa petite flotille avait vogué sur une mer paisible. Il approchait du cap des Tourmentes.

La nuit était calme. Au ciel les étoiles brillaient d'une vive lumière. Dans les eaux endormies, les vaisseaux creusaient leur profond sillon d'écume blanche.

Tout à coup de sombres nuages montent à l'horizon. Les flots s'agitent, et, avec fracas, viennent se briser contre les navires.

L'équipage est dans la consternation.

Un spectre immense se dresse devant Gama.

“Son attitude est menaçante, son air farouche, son teint livide, sa barbe épaisse et fangeuse, ses yeux étincelants. Sa voix formidable semble sortir des gouffres de la mer.

“Audacieux, dit-il, vous osez pénétrer dans ses mers dont je suis l'éternel gardien. Vous ne passerez pas. Je vais déchaîner l'ouragan.

“Qui est-tu, monstre ? lui demande Gama.

“Je suis le Génie des Tempêtes et je garde ce vaste premonitoire.

Et pendant qu'il parle, la mer remuée dans ses dernières profondeurs, pousse de longs et sinistres hurlements.

Mais Vasco de Gama ne s'effraie pas. Il lève ses mains vers le Ciel ; il invoque les chœurs sacrés des anges qui leur ont servi de guide, jusque dans ces régions lointaines ; il supplie le Tout-Puissant de détourner les malheurs annoncés par Adamastor.

Dieu l'entend, la nuit se dissipe, les vents se taisent. La flotte achève de doubler le cap redoutable, et vogue triomphante vers les mers orientales.

Cette fiction est une saisissante image de la jeunesse, de cet âge critique, où les instincts mauvais s'éveillent, où

les passions grondent terribles et impérieuses, où tout attire au mal.

Qu'est-ce qui permettra à ces jeunes âmes de doubler heureusement ce cap redoutable ?

Sans doute une volonté énergique, fortifiée par la grâce de Dieu, sans laquelle nos efforts restent vains, et ce moyen nous ne saurions trop le recommander ; mais il en est un autre très efficace, lui aussi, c'est *le travail*, véritable ange gardien de la jeunesse.

Tous nous portons en nous, par suite de la blessure originelle, les germes du vice ; et ces germes ne demandent qu'à se développer. Laissez-leur un peu de liberté, et leur germination se fera rapide, effrayante. Ils auront bien vite tout envahi et mis leur empreinte hideuse, sur votre cœur, votre intelligence comme sur votre corps.

Les âmes où le vice se développe mieux sont les âmes oisives. Elles ressemblent à une place publique, au libre accès, où toutes les pensées déshonnetes, tous les désirs coupables se donnent rendez-vous. Elles sont à la merci des tentations du dehors comme des excitations mauvaises du dedans. Sans cesse, le souvenir du mal passé ou la perspective du mal possible les assiège. Leurs sens exigent des satisfactions toujours plus violentes et plus brutales.

Sans force de résistance, l'oisif se livre à la volupté, croyant trouver dans ces jouissances d'un instant un remède à l'ennui qui le dévore et lui rend la vie pesante.

Un jeune homme a besoin de plaisir et d'activité. S'il ne les demande pas au travail, aux distractions saines, il ira les demander aux habitudes vicieuses ou à la débauche. C'est fatal. Saint Bernard faisant écho à la Sainte-Ecriture qui appelle l'oisiveté, la mère de tous les vices, nous dit qu'elle est l'égout de toutes les tentations, de toutes les pensées mauvaises et inutiles, la marâtre des vertus, la mort de l'âme, la sépulture d'un homme vivant, le réceptacle de tous les maux.

Oisiveté appelle volupté. C'est une règle générale qui souffre bien peu d'exceptions. Je n'ai jamais trouvé de jeunes gens, même chrétiens, conservant la pureté et l'intégrité de leurs mœurs, sans le travail ; tandis que parfois,

j'en ai rencontré d'autres qui, privés d'une éducation religieuse, avaient pu, dans des milieux honnêtes, se conserver purs. Qu'est-ce qui les avait ainsi préservé ? Le travail ; un travail intense, absorbant, tenant constamment en haleine toutes leurs facultés.

Les travailleurs n'ont pas le temps pour le mal, et c'est déjà beaucoup. Tout chez eux est employé : imagination, sensibilité, mémoire, la moindre pensée mauvaise ne peut y trouver place. De plus, conduits par l'étude sur ces sommets élevés où ils respirent un air pur et vivifiant, et où ravis, ils ont entrevu quelque chose de la beauté de l'idéal, ils ne consentiront jamais à en redescendre pour chercher dans des jouissances sensibles, un plaisir fugitif qui les flétrirait et les dégraderait. A fréquenter la Vérité, ils ont trop pris conscience de leur dignité, ils sont devenus trop fiers pour se ravalier ainsi au rang de la brute.

“Le travail de la pensée, comme le travail du corps produit ce résultat (la mortification des sens), et c'est pour cela que Dieu nous l'a imposé. Les habitants des campagnes, grâce à leurs rudes travaux, vivent facilement dans la pureté des mœurs et la paix de l'innocence. Ceux qui se livrent aux travaux de l'esprit arrivent encore plus facilement à cette fin. Comme l'âme est unie au corps par des liens étroits, le cerveau s'amplifie et s'épanouit au détriment des autres organes, qui en sont comme amoindries et comme frappés d'inanition. De là vient que les adolescents à qui on a inspiré de bonne heure le goût de l'étude, le culte du vrai, du beau et du bien, l'amour des lettres et de la philosophie, se voient préservés des plus grandes illusions de la jeunesse, et conservent des mœurs pures au milieu d'un siècle corrompu. Ils croissent comme des lis.... Le lis, qui est resté dans la tradition profane et chrétienne, le symbole de la pureté de la jeunesse, a une tige toute grêle. Dès que sa fleur est éclose, sa légère enveloppe inférieure se développe sous les rayons du soleil ; bientôt il ne reste plus que sa corolle blanche et forte qui embaume l'air de son parfum. A mesure qu'il s'épanouit, il attire toute la sève à sa tête, et sa tige est desséchée depuis longtemps quand sa fleur se penche vers la terre ; emblème gracieux et expressif de la beauté des jeunes gens et des hommes mûrs qui, nourris par l'étude

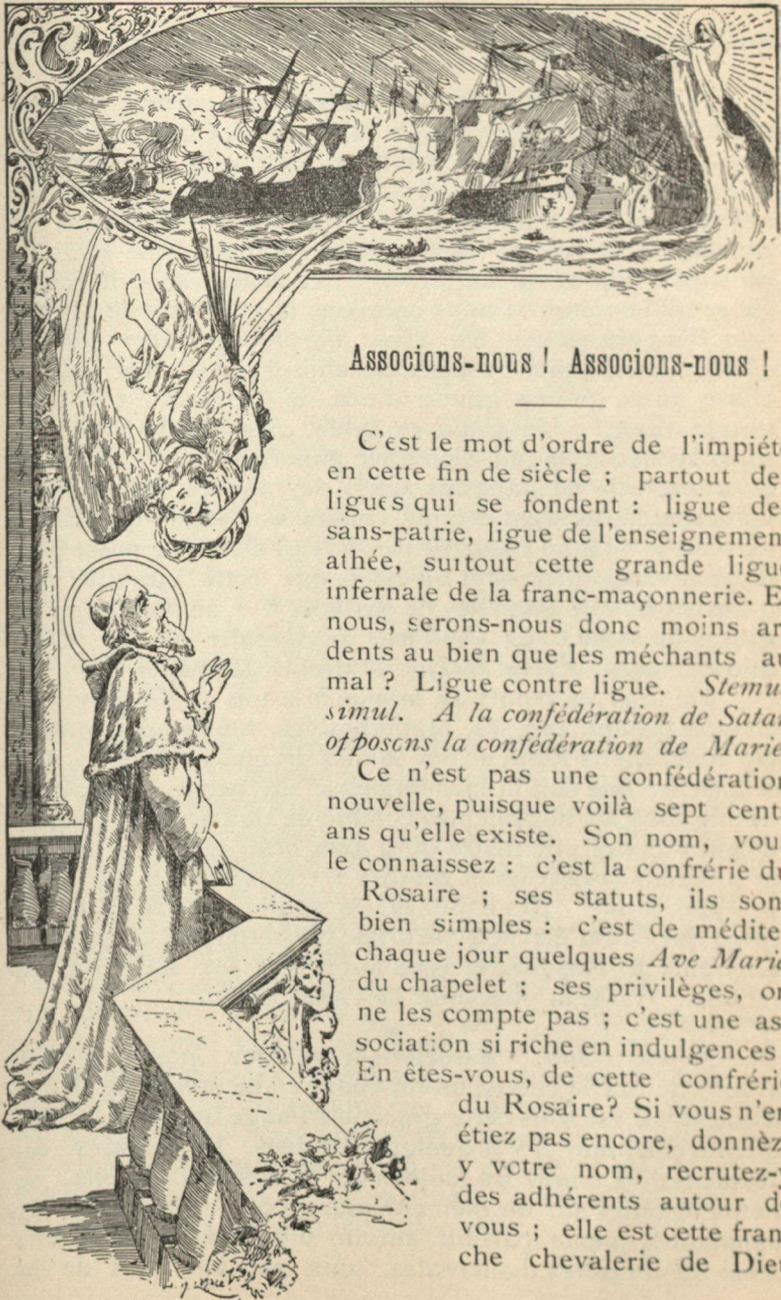
et la vertu, élèvent leur tête vers le ciel et charment leur vie par le spectacle de l'infini."

C'est sa propre histoire que le Père Lacordaire nous raconte dans ces lignes.

Entré jeune encore au Lycée de Dijon, dans ce milieu athée et imbu des idées voltairiennes du siècle de la révolution française, il perdit la foi de sa mère. Mais, il y rencontra un maître dévoué qui lui fit aimer l'étude, lui inspirant le goût des lettres, dont il alluma en lui l'enthousiasme sacré. "Ami des lettres, dit de lui l'illustre dominicain, il cherchait à m'en inspirer le goût, homme de droiture et d'honneur, il travaillait à me rendre doux, chaste, sincère et généreux, et à dompter l'effervescence d'une nature peu docile. La religion lui était étrangère ; il n'en parlait jamais, et je gardais le même silence à son égard. Si ce don précieux ne lui eût pas fait défaut, il eut été pour moi le conservateur de mon âme, comme il fut le bon génie de mon intelligence.... Il me laissa suivre la pente qui emportait mes condisciples loin de toute foi religieuse ; mais il me retint sur les sommets élevés de la littérature et de l'honneur, où lui-même avait assis sa vie." C'est cette noble passion pour les belles-lettres qui sauva Henri Lacordaire, sinon du naufrage de la foi, du moins du naufrage des mœurs.

Tout travail intellectuel produit-il ce bienfaisant effet de préservation. "Il ne suffit pas, dit un psychologue, d'avoir l'esprit occupé pour résister aux passions sensuelles, il faut que cette occupation apporte avec elle le plaisir, la joie du travail fécond. Le travail dispersé, l'attention éparpillée sur trop d'objets, n'entraînant avec soi nulle joie, mais bien au contraire produisant une irritation, un mécontentement de soi très manifeste, est presque aussi propice au déchaînement des passions que l'oisiveté même. Seul, le travail méthodique, ordonné, apporte à la pensée un puissant intérêt, un intérêt continu et durable. Il apporte la joie qu'éprouvent les touristes à sentir leur propre énergie et à voir la sommité se rapprocher d'instant en instant ; seul aussi il oppose à l'envahissement de la pensée par les suggestions sexuelles une digue de granit."

FR. A. VUILLERMET, O. P.



Associons-nous ! Associons-nous !

C'est le mot d'ordre de l'impiété en cette fin de siècle ; partout des ligues qui se fondent : ligue des sans-patrie, ligue de l'enseignement athée, surtout cette grande ligue infernale de la franc-maçonnerie. Et nous, serons-nous donc moins ardens au bien que les méchants au mal ? Ligue contre ligue. *Stemus simul. A la confédération de Satan opposons la confédération de Marie.*

Ce n'est pas une confédération nouvelle, puisque voilà sept cents ans qu'elle existe. Son nom, vous le connaissez : c'est la confrérie du Rosaire ; ses statuts, ils sont bien simples : c'est de méditer chaque jour quelques *Ave Maria* du chapelet ; ses privilèges, on ne les compte pas ; c'est une association si riche en indulgences ! En êtes-vous, de cette confrérie du Rosaire ? Si vous n'en étiez pas encore, donnez-y votre nom, recrutez-y des adhérents autour de vous ; elle est cette franche chevalerie de Dieu

qui doit tailler en pièces la franc-maçonnerie de Satan.

* * *

Ah ! si la confrérie du Rosaire était partout organisée ! Si dans chaque ville, chaque bourg, chaque hameau, il y avait des confrères nombreux, assidus à égrener chaque jour leurs dizaines d'*Ave Maria* ! Alors, comme le dieu antique, l'Eglise enchaînerait les tigres à son char, avec ces guirlandes de roses ; alors, comme Scipion, elle n'aurait plus qu'à monter au Capitole, sur ce char décoré de roses. Ce serait la victoire : nous en avons la promesse de Marie.

Vous me dites : Un Ave Maria, c'est bien peu de chose ! Sans doute c'est peu de chose, mais c'est peu de chose aussi qu'une goutte d'eau, et l'Océan est fait de goutte d'eau ! Un grain de sable, c'est peu de chose. . . . Mais laissez la vague, s'en aller puis revenir en apporter un autre, cela pendant des mois, des années, des siècles : voilà que la dune est debout, comme une digue qui dit à l'Océan : "Tu ne passeras pas." Et l'Océan ne passe pas, il est vaincu. Pourtant qu'est-ce que cette muraille qui brise les fureurs blanches de ses flots ? Une montagne de grains de sable. La confrérie du Rosaire aussi : C'est une montagne d'*Ave Maria*, de grains de chapelet.

De tous les points du monde à la fois qu'ils arrivent à chaque instant, pressés, innombrables, roulés un à un, âme par âme, qu'ils forment une falaise divine, je vous le dis, si furieuse que soit la mer immense du péché, cet océan fait de tous les blasphèmes comme de milliards de gouttes d'eau, viendra une heure où il aura beau rugir, la falaise se dressera devant lui et lui dira : "Brise-toi ici, tu n'iras pas plus loin." Et ce jour-la, ce sera la victoire de Dieu. Mais qui l'aura élevée, cette digue mystérieuse ? C'est vous, confrères du Rosaire, et vous aurez été les sauveurs du monde. Voilà la puissance de l'association.

* * *

Stemus simul. Associons-nous donc, pressons-nous autour de Marie et soyons-lui comme une splendide Rose d'âmes. C'est sous cette gracieuse image qu'une voix éloquente célébrait, il y a quelques années, la confrérie du Rosaire : "Comme les feuilles de la rose, disait-elle, se tiennent unies sur un même disque, recevant la même vie, exhalant le même parfum autour d'un centre commun, ainsi les confrères du Rosaire, unis par les liens de la

charité, recevant les mêmes grâces, récitant les mêmes prières, se tiennent autour de la même Mère Marie."

Pour moi, que je pense à votre confrérie, je me rappelle la vision dans laquelle Dante aperçut la radieuse assemblée du ciel : " Sous la forme d'une immense rose éblouissante, dit-il, se montrait à moi la milice du Christ, et au centre Marie rayonnait, et autour d'elle tous les élus étaient disposés comme d'innombrables pétales de lumière. Et sur la grande fleur de neige, des esprits passaient, la face comme de la flamme vive, les ailes comme des ailes d'or, et ils descendaient de degré en degré dans la rose épanouie, et ils épandaient, en agitant leurs ailes, la paix, l'amour et des rosées de feu."

Dites, est-ce une vision, ou plutôt, n'est-ce pas la réalité ? Vous, confrères du Rosaire, vous reconnaissez-vous, groupés autour de Marie comme les pétales sans nombre de la Rose céleste ? Et ces anges qui passent là-haut, ne passent-ils pas autour de vous, quand vous récitez vos *Ave Maria*. Est-ce qu'ils n'en emportent pas le parfum à Dieu ? Est-ce qu'ils ne redescendent pas ensuite épandre sur vous, à larges ailes, les rosées de feu, c'est-à-dire les grâces, les indulgences ? O la belle Rose d'âmes que vous êtes !

* *

Florete flores. Fleurissez donc, fleurs de Marie, et exhalez vos *Ave Maria*, le chapelet en mains, sans en rougir. Montmorency disait son chapelet sur les champs de bataille ; le maréchal de Saint-Arnaud, le disait aussi, et chaque jour, et quelquefois plusieurs fois le jour ; l'illustre Récamier le récitait en allant voir ses malades ; combien d'autres ! Croyez-vous que ce fut petitesse chez ces grands hommes et que leur gloire en soit amoindrie ? Ecoutez ce que répond un de leurs frères de génie : " J'étudiai, dit Silvio Pellico, et je vis qu'un catholique peut, comme le grand Volta, dire humblement son chapelet, et rester une intelligence saine, claire et robuste." Non, le chapelet ne vous diminuera pas. Portez-le toujours sur vous, récitez-le chaque jour et vous serez la couronne de Marie là-haut après avoir été sa couronne dès ici-bas. Votre confrérie sera la vision céleste de Dante réalisée sur la terre. Vous serez le Rosaire vivant.

A. TEXIER.

Chronique Dominicaine

SOMMAIRE.—Pèlerinages à N.-D. du Rosaire ; — Dans nos Couvents ; — Le Rosaire en Canada ; — Chez les Cisterciens d'Oka ; — Le Rosaire à Québec ; — A Baltimore ; — L'Évangile et les Pères ; — Au Congrès Eucharistique de Tournai ; — L'œuvre de l'enfance Brésilienne ; — Une robe de Noces.

Pèlerinages à Notre-Dame du Rosaire.—*Notre-Dame de Grâces.*—Toujours nombreux, toujours édifiant le pèlerinage de Notre-Dame de Grâces de Montréal. Monsieur le curé de Saint Vincent de Paul s'était uni au R. Père Dion pour nous amener les dévots de Notre-Dame du Rosaire.

Pendant la messe du pèlerinage, le R. Père Curé de Notre-Dame souhaita la bienvenue aux pèlerins. Il sut dans une courte allocution inspirer à tous le désir de profiter de cette belle journée.

Après le dîner et les visites aux chapelles du Précieux Sang et du Séminaire, la procession eut lieu dans le parterre de l'église. C'est un spectacle toujours bien impressionnant que de voir une foule nombreuse chanter avec entrain de joyeux cantiques et réciter pieusement les *Ave* du Rosaire.

Au retour, le R. Père Amoudru donna l'instruction. Il sut avec une éloquence vraiment persuasive montrer dans la dévotion au Rosaire de Marie, le gage de la conservation et de la restauration de la vie chrétienne. La bénédiction du Saint-Sacrement vint terminer cette journée.

Rien ne détruit mieux l'impression mauvaise, laissée dans notre ville par certaines excursions, que la bonne tenue et la piété de ces braves pèlerins de Montréal. Vraiment leur pèlerinage est un acte de réparation que la Vierge doit bénir !

* *
*

Pèlerinage de Saint-Aimé. — Monsieur le curé de Saint-Aimé nous amenait le 27 août dernier plus de treize cents pèlerins. Ils furent reçus à la gare des Comtés-Unis par le R. Père Curé de Notre-Dame. C'était vraiment un bien touchant spectacle que de voir ces vaillants serviteurs

de Marie se rendre en une longue procession au sanctuaire de la Vierge du Rosaire. Là, des confesseurs furent longtemps occupés. Les communions furent très nombreuses.

La messe fut très impressionnante. Un chœur de dames et de demoiselles chanta avec piété et entrain de fort beaux cantiques.

Malgré les retards des convois et la température désagréable, le bon ordre ne cessa pas un seul instant d'exister. La récitation du Rosaire ne fut interrompu que pendant le dîner et la récitation de l'office canonial des vêpres.

A deux heures, chapelet médité par le R. Père Béliveau et à quatre heures, instruction par le Révérend Père Doyon, administrateur de la Revue du Rosaire.

■ Merci aux pèlerins de St-Aimé et des paroisses voisines. Puisse la Reine du Rosaire les bénir et les combler de ses faveurs.

* * *

Dans nos Couvents.—Par décision de l'autorité supérieure, le Révérend Père Pie M. Béliveau, curé de Notre-Dame du Rosaire de Saint-Hyacinthe, a été nommé supérieur de notre couvent de Notre-Dame de Grâce à Montréal.

Le Révérend Père Jean Bacon, du couvent de Lewiston (Maine), a été nommé curé de Notre-Dame du Rosaire de Saint-Hyacinthe, et sous-prieur du couvent.

* * *

Le Rosaire en Canada.—Toutes les nouvelles que nous recevons fréquemment des confréries du Rosaire nous apportent la douce et réconfortante assurance que cette céleste dévotion, si vivement recommandée par les Souverains Pontifes, s'implante de plus en plus dans les mœurs de nos populations. De plus en plus se répand la conviction que le Rosaire est l'un des grands moyens de salut que le ciel ait réservés à l'Eglise en ces temps malheureux que nous traversons.

Que de bienfaits ont été accordés au monde par le Rosaire ! que de conversions obtenues ! que de victoires remportées ! que de bénédictions célestes répandues sur les âmes !

Depuis l'année 1900, plus de deux cents nouvelles

confréries du Rosaire ont été canoniquement érigées dans nos paroisses canadiennes.

Voici la liste des confréries érigées depuis Janvier 1906 :

Saint-Louis de Fort-Kent, Saint-Louis de Chambord, St-Raymond (Portneuf), St-Ludger de Fraserville ; Saint Louis de Fair Heaven, Saint Clément de Viauville, Saint Bruno (Guigues), St-Léonard de Portneuf, Saint Malachie (Ottawa), Saint-Jean-Baptiste de Québec, Notre-Dame de la Victoire, Notre-Dame des Anges (Antigonish), Sacré-Cœur de Jésus (Winnipeg), Saint-Jérôme du Lac St-Jean, Saint Vincent de Paul (Laval) Montréal, Saint Wilbrod (Lac Saint Jean).

* * *

Le Rosaire à Québec.—Si, après l'institution canonique d'une confrérie dans une église, dit le Pape Léon XIII, dans sa constitution apostolique du 2 octobre 1898, il s'élève un couvent de Frères-Prêcheurs pourvu d'une église, la confrérie, comme de droit sera transférée à celle-ci. Que si, dans quelque cas particulier, il semble bon de ne pas appliquer cette loi, faculté est donnée au Maître Général d'y pourvoir à propos, en toute équité et prudence ; les droits de son ordre restant néanmoins entièrement saufs.

Trois confréries du Saint Rosaire existaient à Québec avant l'arrivée de nos Pères, celles de la Basilique, Saint-Sauveur et Saint-Roch. Le Très-Révérend Père Hage, vicaire provincial, a obtenu de Rome la permission de maintenir à ces confréries qui sont si prospères, tous leurs privilèges.

Voici d'après les *Annalecta* de l'Ordre, le texte de la supplique et la réponse du Saint-Siège.

Beatissime Pater,

Vicarius Provincialis Fratrum Ordinis Prædicatorum in regione Canadensi degentium, ad pedes S. V. provolutus, exponit quod sequitur: Assentiente Reverendissimo Archiepiscopo Quebecensi, Fratres Prædicatorum in ipso Urbe Quebecensi recenter advenerunt, Ecclesiam et Conventum ibidem fundaturi. Variæ ergo SS. Rosarii Confraternitates, quæ jam in tribus ecclesiis ejusdem urbis, nempe B. V. Mariæ, SS. Salvatoris, et S. Rochi, legitime erectæ fuerant, ad ipsam Fr. Prædicatorum ecclesiam, ipso facto redire deberent, ut cautum fuit in earumdem Confraternitatum erectione. Cum tamen hujusmodi Confraternitatum translatio absque notabili

fidelium pietatis detrimento fieri non valeat, prædictus superior, ad ipsiusmet Reverendissimi Ordinarii petitionem, humiliter a S. V. necessariam implorat dispensationem, vi cuius, non obstante erectione confraternitatis Sanctissimi Rosarii in Ecclesia Fratrum Prædicatorum, tres supradictæ ejusdem nominis confraternitates in eadem civitate Quebecensi existentes, in suo robore legitime existere et conservari valeant.

Et Deus, etc.

S. S. D. N. Pius Pp. X, in audientia habita die 13 junii 1906 ab infrascripto Cardinali Præf. S. C. Indulgentiis sacrisque Reliq. præposita, benigne annuit pro gratia juxta preces. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Datum Romæ, e Secretaria ejusdem S. C. die 13 junii 1906.

A. CARD. TRIPEPI, *Præf.*

† D. PANICI, Archiep. Laodicen, *Secret.*

* * *

Chez les Cisterciens d'Oka.—C'était grande fête, le 20 et 21 août, au monastère de Notre-Dame du Lac à Oka. On célébrait le vingt-cinquième anniversaire de la fondation cistercienne, et en même temps avait lieu la consécration de la nouvelle église abbatiale.

De nombreux prélats, prêtres et religieux de tous les ordres s'étaient donné rendez-vous au monastère pour montrer au Révérendissime Père Abbé Dom Antoine et à sa nombreuse famille religieuse, de quelle estime et de quelle vénération on les entoure en ce pays où, en si peu de temps, la vie cistercienne a poussé de si vigoureuses racines.

L'Ordre de Saint Dominique était largement représenté à ces fêtes. Chaque maison canadienne avait envoyé des délégués. Le jour de la fête de Saint Bernard, le saint cher à tous les religieux, le panégyrique du grand moine a été donné par le Révérend Père Bibaud de notre couvent de Montréal.

Le 22, à la demande du Rme Père Abbé, une grand-messe était célébrée dans la nouvelle église, selon le rite dominicain, par le T. R. P. Brosseau, prieur du couvent d'Ottawa, assisté des RR. PP. Amoudru et Vuillermet.

Qu'il est beau, nous disait un des spectateurs de voir les ordres religieux fraterniser ainsi au moment où tout le monde s'acharne contre eux. C'est le secret de leur force.

Puisse Marie, *la Reine de Cîteaux*, bénir ce monastère. C'est le vœu le plus cher de tous les fils de Saint-Dominique.

* * *

A Baltimore.—Ce fut un beau jour que celui du 4 septembre, au couvent du Mont du Rosaire, à Baltimore. On sait que cette communauté des Dominicaines du Rosaire Perpétuel fut obligée, il y a trois ans, de quitter son doux nid de Bonsecours, près Rouen, pour venir demander à la pieuse ville de Baltimore asile et protection.

Or, voici qu'au mois de mai dernier, une jeune française, Mademoiselle Madeleine Wherlé, la nièce propre de la Très Révérende Mère Rose de Sainte-Marie, prieure du couvent, débarquait à New-York, après avoir dit un adieu doublement douloureux à sa famille et à sa patrie. Elle se rendait au Monastère des Roses de Jésus Docteur, et ne voulant pas se placer au rang de ceux qui mettent la main à la charrue et se retournent en arrière, elle fut jugée apte pour le royaume de Dieu, et appelée à revêtir les saintes livrées de l'Ordre de Saint-Dominique.

La cérémonie était fixée au mardi 4 septembre, jour octaval de la fête de saint Augustin.

Par une délicatesse de cœur dont le souvenir sera fidèlement gardé au Mont du Rosaire, Son Eminence le Cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, voulut lui-même présider cette touchante cérémonie. Il arriva vers dix heures, et après avoir adoré le Très-Saint-Sacrement, il se dirigea, avec les prêtres qui l'accompagnaient, vers la porte de clôture, où il reçut l'heureuse postulante. Revêtue de la robe blanche des fiancées, elle sortit de son cloître pour y rentrer bientôt, et alla s'agenouiller au pied du sanctuaire pour entendre la messe. Le saint Sacrifice fut célébré par le Rév. Père Urique, directeur au Séminaire de Saint-Sulpice, et grâce à un privilège de l'Ordre dont les Sœurs aimèrent à profiter, on chanta la messe privilégiée du Rosaire.

Un cantique, où la délicatesse du sentiment et la pureté de l'expression révèlent une âme poète cachée à l'ombre du cloître, sert d'intermède, et l'on procède à la cérémonie proprement dite de la vêtue.

La postulante s'avance au pied du trône, et à la question traditionnelle que lui pose S. E. le Cardinal : *Que demandez-vous ?* elle répond : *La miséricorde de Dieu et la vôtre.*

Le T. R. P. Hage, vicaire provincial, prend ensuite

la parole, et avant de montrer à la postulante la gravité de la démarche qu'elle accomplit, il remercie Son Eminence en ces termes : "Veuillez me permettre, Eminentissime Seigneur, de remplir envers Votre Eminence une douce et honorable obligation : celle de vous dire notre plus respectueux merci pour la marque de paternelle bienveillance que vous accordez aujourd'hui à la communauté française des Dominicaines du Rosaire Perpétuel. Depuis longtemps cette communauté gardait dans son cœur le désir de recevoir la visite et la bénédiction de son Père et premier pasteur. Vous avez daigné vous rendre à ce désir, et vous avez compris que parmi les encouragements dont peuvent avoir besoin des exilées, il n'en saurait être de plus précieux que l'appui réel et efficace d'un Prince de l'Eglise chez lequel l'esprit s'ouvre aux plus grandes pensées, comme le cœur est accessible aux plus nobles sentiments. Personne n'ignore par suite de quels événements douloureux ces enfants de la France ont dû abandonner leur mère et se sont vues transportées des rives de la Seine à la baie Chasespeake. Sans doute, si elles ont quitté le Royaume de la Vierge, c'est pour retrouver la Terre de Marie ; si elles ont dit adieu à l'antique Eglise des Gaules, c'est pour être reçues dans la première église de l'Amérique, et ce leur est une douce consolation de pouvoir continuer, ici comme là-bas, leur rôle glorieux de gardes d'honneur du Rosaire. Qu'elles y persévèrent donc sous les auspices de Marie — *Auspice Maria*—et aussi, Eminence, sous les auspices de votre bonté et de votre paternelle sollicitude."

Le prédicateur développe ensuite ces deux pensées : La vie religieuse est un honneur, mais un honneur qui n'est pas sans fardeau : *Honor, Onus*. Il montre tous les sacrifices qu'a su accomplir l'heureuse élue du Seigneur, sacrifice de sa patrie, sacrifice des affections les plus tendres et les plus profondes — et en même temps il affirme que rien de tout cela n'est trop pour acquérir le vrai trésor de la vie religieuse, et, ajoute-t-il, de la vie contemplative. "Oh ! sans doute, s'écrie le Père, je rends hommage à cet élan de charité, qui a fait surgir dans notre siècle et dans ce pays les œuvres les plus admirables, œuvres de crèche et d'orphelinat, œuvres d'enseignement et d'éducation, œuvres d'asile et de retraite, œuvres de refuge et de protec-

tion. Mais l'Évangile à la main, j'ai le droit d'affirmer que cette enfant, en suivant l'exemple de Madeleine, a choisi la meilleure part, et que la vie contemplative, vie de prières, vie d'humilité, vie de méditation, vie de sacrifices, ne mérite pas le mépris ou le dédain dont on l'accable parfois dans le monde."

Après le sermon, le Cardinal, officiant, entonne le *Veni Creator*, et la postulante est reconduite vers le cloître dont la porte se ferme sur elle pour toujours. Son Eminence revient se placer devant la grille du chœur, au delà de laquelle on aperçoit, souriante et radieuse, la nouvelle fiancée du Christ se dépouillant de toute parure mondaine et revêtant la tunique blanche et le manteau noir des enfants de saint Dominique. Elle reçoit tour à tour le Crucifix, emblème et force de son sacrifice, — le Rosaire, son arme et son bouclier, — la couronne d'épines qu'elle choisit de préférence à la couronne de roses, — et enfin, pour bien montrer qu'elle oublie le monde et que le monde l'oubliera, même jusque dans son nom, elle s'appellera désormais Sœur Marie-Elizabeth du Rosaire, appellation deux fois douce à son cœur, car elle lui rappelle une sainte affection du passé, et elle lui assure une sainte protection dans l'avenir.

* *

L'Évangile médité avec les Pères.—Tel est le titre d'un ouvrage que nous recommandons instamment à nos lecteurs. Les prêtres y trouveront une mine inépuisable d'instructions ; les religieux des méditations fortes et substantielles. Cet ouvrage devrait se trouver dans toutes les bibliothèques sérieuses. Toutes les revues françaises en ont fait le plus grand éloge. Pas une note discordante dans l'appréciation. Le docte *Ami du Clergé* a eu pour ce travail des paroles louangeuses comme on en rencontre rarement dans ses colonnes bibliographiques (1).

(1) L'ÉVANGILE MÉDITÉ AVEC LES PÈRES, par TH. M. THIRIET, O. P. (Paris, Lecoffre, 90, rue Bonaparte ou chez l'auteur, 2 bis Villas de la Pépinière Nancy, France).

Tom. I.—*La Naissance de l'Enfant Jésus*, 1 vol. in-8° raisin 7 fr.

Tom. II.—*Commencement du Ministère public de Jésus, Sermon sur la montagne*, 1 vol. in-8° raisin 7 fr.

Tom. III.—*Le Ministère public de Jésus, Les Paraboles*, 1 vol. in-8° raisin 7 fr.

Tom. IV.—*La fin du Ministère public, la Préparation de la Passion*.
1 vol. in-8° raisin 7 fr.

Tom. V.—*La Passion et la Résurrection*.

Le demander dans toutes les librairies de Montréal et de Québec.

Voici ce qu'en disait le Père Lemonnyer, l'auteur si estimé des commentaires sur Saint Paul de la Collection *Science et Religion*.

“ Le titre de cet ouvrage en dit l'objet et l'esprit. Nous sommes conviés à méditer le Saint Evangile en compagnie et sous la direction des Pères et des Docteurs qui, au cours des siècles, l'ont commenté. S'il est aujourd'hui nécessaire de soumettre les Evangiles à de rigoureuses enquêtes scientifiques, il n'en est pas moins indispensable d'extraire du livre sacré l'aliment substantiel qui nourrira les âmes chrétiennes. Les esprits et les cœurs avides de vie divine — et, Dieu merci, ils sont nombreux encore — demandent qu'on leur donne le pain que le père de famille a préparé pour eux, le pain des Ecritures que les premiers chrétiens ne craignaient pas de comparer à la Sainte Eucharistie. C'est cette haute tâche que le R. P. Thiriet s'est assignée, et ce n'est que justice de dire qu'il l'a bien remplie.

Le Révérend Père a eu l'idée très heureuse au point de vue où il se place, de prendre comme base de son travail, le texte combiné des quatre Evangiles. Il prend une à une et traduit chacune des formules doctrinales importantes, chacun des faits significatifs et les éclaire jusqu'au fond en projetant sur eux la belle et bonne lumière des commentaires patristiques. Ces commentaires sont choisis avec goût, traduits avec soin, soulignés parfois d'une remarque discrète autant que judicieuse, habilement groupés et ordonnés. Les renvois de l'Ecriture sont indiqués dans la marge intérieure, les renvois aux ouvrages des Pères dans la marge extérieure ; les uns et les autres sont donnés d'un façon précise et pratique.

Ce n'est point là une œuvre hâtive et mal digérée, mais longuement mûrie, le fruit de toute une vie laborieuse et recueillie. Elle témoigne de lectures étendues, de réflexions patientes, d'un commerce de toute l'âme avec l'Evangile. Nous ne doutons pas qu'elle ne soit appréciée des âmes chrétiennes pour lesquelles elle a été composée avec grand amour. Ajoutons qu'écrite tout entière en français, simplement, sans étalage d'érudition et sans dis-

cussions oiseuses, elle est d'une lecture facile et à la portée de tous.

* *
*

Au Congrès Eucharistique de Tournai.—Il y a quelques semaines, on tenait dans la vieille ville de Tournai en Belgique, un congrès eucharistique, sous la présidence de Son Eminence le Cardinal Vanutelli, légat du Pape. De nombreux archevêques et évêques de Belgique et d'autres pays, des prêtres et des religieux de tous les ordres, des ministres, sénateurs, députés y assistaient. Les cérémonies ont été vraiment grandioses. A la procession de clôture, plus de 30,000 hommes suivaient le Très-Saint-Sacrement, récitant le Rosaire et chantant de pieux cantiques.

Dans une des réunions du soir, à la Cathédrale, le R. P. Janvier, O. P., prédicateur de Notre-Dame de Paris, a fait une magnifique conférence dans laquelle il a exposé le rôle vivificateur de la Sainte-Eucharistie.

A l'assemblée générale du congrès, M. le Ministre d'Etat Woeste a prononcé un discours où il a donné ces salutaires avertissements :

“ Nous ne pouvons fermer nos oreilles aux bruits du dehors : nous devons entendre résonner le clairon qui sonne la destruction sociale. Nous devons voir le tableau troublant de l'incroyance et de l'indifférentisme que l'on masque sous le couvert de beaucoup de progrès matériels.

“ Les facilités de communications diminuent les heures consacrées à l'Eglise. Comment concilier l'observation de la loi chrétienne avec les exigences des expansions du progrès matériel ? C'est du pessimisme, dira-t-on. Non, mais il ne faut pas être optimiste au point de trouver que tout est bon et qu'il est inutile de se dévouer davantage. Il y a deux maux : il faut lutter contre eux, toujours. Le remède, c'est la restauration de l'esprit chrétien. (Applaudissements). C'est d'abord l'esprit de sacrifice. Que sacrifions-nous ? Nos plaisirs, nos intérêts, nos aises. C'est l'esprit de zèle. Que nous commande-t-il ? L'action, le dévouement. Il faut donc que nous revenions de plus en plus aux règles anciennes et refaire des chrétiens.

“ Ce n'est pas avec des thèses économiques que nous obtiendrons ce résultat. Il faut donc multiplier les asso-

ciations. Il faut créer des syndicats chrétiens bien organisés, d'une organisation non pas momentanée, mais dont les statuts assurent la pacification sociale et la conciliation du capital et du travail. (Bruyants applaudissements.) Mais il faut que tous les organismes soient imprégnés de doctrine chrétienne.

“ N'est-ce pas le but des Congrès Eucharistiques ? ”

* *
*

L'Œuvre de l'Enfance brésilienne.—Pour travailler avec plus de succès au salut des Indiens du Brésil, le R. P. Lacomme, supérieur des missionnaires dominicains français, a institué, avec l'approbation de l'évêque de Goyaz, *l'œuvre de l'enfance brésilienne*. Cette œuvre, semblable à celle de la Sainte-Enfance, a pour but de réunir dans une même association ceux qui s'intéressent aux Indiens et qui veulent contribuer par une cotisation régulière à leur procurer le salut ; elle est mise sous le patronage de la première sainte dominicaine d'Amérique, de sainte Rose de Lima, déclarée patronne du Pérou et de toute l'Amérique par le pape Clément X.

* *
*

Robe de noces.—La jeune reine d'Espagne a offert, en ex-voto, à Notre-Dame de la Palma, sa robe de noces, qui fut maculée de sang, lors du monstrueux attentat commis contre le couple royal, le 31 mai dernier. Nos lecteurs ignorent sans doute que la statue de Notre-Dame de la Palma, en si haute vénération à la cour d'Espagne, était placée dans notre couvent dominicain d'Atocha. Avant l'expulsion des religieux au siècle dernier, les rois d'Espagne se rendaient chaque samedi en notre église conventuelle, pour en vénérer la Vierge tutélaire, et assister au chant du *Salve Regina*. La reine-mère, Marie-Christine, vient de faire restaurer ce vénérable sanctuaire, qu'un effondrement avait presque totalement ruiné.

Variété

UNE NUIT A LA GRANDE CHARTREUSE



L est près de minuit. Je suis seul dans ma cellule. J'attends le mystérieux conducteur qui m'a amené ici, et qui reviendra m'appeler pour l'office des Matines. J'écoute tous les bruits, cherchant à en comprendre le langage. Pendant la première heure, on entendait encore des pas dans le lointain ; alors j'entrouvrais ma porte et je regardais. Au bout du cloître, une forme blanche apparaissait une petite lumière à la main ; s'approchait à pas lents, s'arrêtait près d'un pilier, et s'évanouissait sous les arcades.

Quelque temps j'ai vu passer d'autres ombres, j'ai entendu des paroles à voix basse, des cloches qui se répondaient . . . puis, peu à peu, peu à peu, tout s'est éteint. Il n'y a plus un bruit, plus un souffle . . . mais j'écoute, j'écoute toujours.

Est-ce bien moi qui suis dans ce monastère ? Etais-je aujourd'hui encore au milieu des vivants ? Une seule journée peut-elle contenir tant de choses ? Celle qui finit est si remplie, si extraordinaire, que je ne puis ravoïr mes souvenirs.

Oui, c'est bien cela : ce matin encore, j'étais à Aix dans la lumière, dans le bruit, dans la gaieté. Les enfants folâtraient autour de moi. Tout d'un coup on dit : Si nous allons à la Chartreuse ? Oh ! mon Dieu, on dit cela comme on dirait autre chose ! Il semble que c'est une excursion ordinaire, une partie de plaisir obligée. Chacun arrive avec ses provisions, et l'on part au milieu des rires, des joyeux propos.

Tant qu'on est dans la vallée, cela va bien. La route s'élève, retombe, courant à travers les vignes, longeant les rochers, tandis que la chaude haleine du Midi agite de tous côtés des draperies de verdure. Puis, après avoir percé le flanc de la montagne, elle s'abaisse vers les plaines du Dauphiné, découvrant un immense horizon tout baigné de lumière.

C'est après Saint-Laurent, au pied du Désert, c'est en apercevant l'entrée de la gorge que l'on commence à comprendre. C'est alors que les plaisanteries s'arrêtent, et que la gaieté s'évanouit.

Puis, en arrivant aux Guiers-Mort, c'est fini. Déjà on avait cessé de rire ; maintenant on cesse de parler. On regarde avec stupeur cette route sans issue qui semble aboutir au chaos. Les montagnes se dressent comme pour vous porter un défi ; elles s'entrecroisent, se confondent, laissant tomber ça et là, de formidables éclats qui vous barrent le chemin. Les arbres s'élèvent jusqu'aux nues, les torrents tombent du ciel, pendant que les rochers tombent sur vous et ont l'air de vous crier : Tu n'iras pas plus loin.

A un détour il semble que tout est fini. Deux blocs immenses se tendent la main et vous ferment l'horizon. Puis cela s'ouvre encore, les rochers se ploient en voûte, retombent en arcades de trois ponts superposés, et les chevaux continuent de gravir une route que l'œil ne peut saisir.

Et, tandis qu'on est perdu dans ces abîmes, au-dessus de votre tête, des splendeurs ! des choses que l'on rêve ! des prairies d'un vert émeraude suspendues dans le ciel ; des rochers d'argent découpant leurs noirs sapins sur la nue ; des frênes gigantesques se dressant sur le précipice, et secouant dans les airs leur flottante chevelure. C'est une apparition fantastique ! On a eu de ces visions dans son enfance ; on s'est vu transporté à travers les régions inconnues ; on a lutté avec les génies qui défendent l'approche des forêts enchantées, mais on ne croyait jamais ces merveilles dans la réalité.

* *
* *

Tout à coup, les montagnes s'écartent, les torrents disparaissent, et, au milieu d'une gorge, on aperçoit des clochers, des crénaux . . . , c'est le monastère. Il est là, gardé par ces hautes sentinelles, dans ce sombre amphithéâtre qui serait la désolation même, si Dieu n'y avait répandu toutes les magies de sa création.

Il n'y a pas un village, pas une habitation, pas une cabane, pas un passant, rien. Il y a la Chartreuse. Aucune solitude ne peut être comparée à celle-là.

Au sommet du Saint-Bernard et du Simplon, les monastères destinés à secourir les voyageurs se présentent sur le passage des nations. Dans les déserts de sable, les couvents les plus abandonnés se montrent sur la route des caravanes. Ici ce chemin ne conduit à rien ; c'est une gorge muette ; c'est la vallée de la contemplation ; c'est la plus grandiose solitude que l'on puisse rêver.

Et quand, assis sur la hauteur, on a vu la nuit descendre insensiblement ; quand on a vu les grandes ombres envahir ces masses de rochers et de verdure ; quand on a vu les dernières robes blanches quitter la montagne au son de la cloche, on a compris que c'est là une de ces heures qui laissent un ineffaçable souvenir.

Après être resté à contempler cette scène, je me suis levé, je suis venu frapper à la porte que tant d'autres ont franchie comme celle du tombeau. Un chartreux m'a conduit à ma cellule, s'est éloigné sans rien dire, et depuis ce temps, je réfléchis.

Ainsi donc, c'est comme cela. Il y a des hommes qui, le matin, étaient dans leur famille, au milieu de leurs amis, dans la vie, dans le mouvement, dans le bruit. Ils ont gravi cette montagne, ils sont venus chercher ce désert, ils ont heurté à cette porte, elle s'est refermée sur eux... et c'était pour toujours !

Ils se sont assis comme moi à cette table, ils ont regardé les murs de leur cellule, et ils ont dit : Voilà désormais tout notre horizon. Puis, ils ont écouté le tintement de ces cloches, l'écho de ces litanies, et ils ont dit : Nous n'entendrons plus d'autres voix !

Voyez-vous, on lit cela dans les œuvres des poètes, mais il faut venir dans une cellule, il faut s'y endormir, pour concevoir ce qu'est la vie du monastère.

Se réveiller ici, se lever pour manger, seul, la nourriture qui vous arrive par un guichet, comme celle du prisonnier ; quand on traverse le cloître, rencontrer d'autres ombres qui vous saluent en silence ; aller de l'église à sa cellule, de sa cellule à l'église, et se dire que c'est ainsi pour toujours !

Toujours ! Toute la vie !... Ou plutôt, il n'y a plus de vie, il n'y a plus d'espace, il n'y a plus de temps. C'est le commencement de l'éternité ; on est au seuil de l'infini ;



SAINT BRUNO, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX.
(D'après une statue.)

et il semble que cette nature n'a été créée par Dieu que pour donner à ces hommes un commencement de l'éternel silence et de l'éternel repos.

Eternellement seul, cette pensée m'écrase !... Ne plus rien recevoir du dehors ; se nourrir de sa propre substance ; méditer, contempler... et puis prier ! Prier toujours, pour ceux qui ne prient jamais ! prier pour ceux qui ont brisé votre vie, et qui, peut-être, vous ont amené là ! Prier pour ceux qui ont dépouillé votre monastère et outragé votre robe ! Prier même pour les impies qui viennent vous insulter jusque dans votre hospitalité !

Et pour cela il suffit d'avoir une seule chose : la foi !
Mais cette chose, comment l'avoir ?

* *
* *

Une cloche a retenti : c'est l'heure des matines. On frappe à ma porte. J'ouvre et l'on me conduit à la petite loge réservée aux voyageurs. Tout d'abord, l'obscurité est telle, qu'il m'est assez difficile de distinguer. L'église est vide ; il n'y a pas de cierges allumés. Puis une porte s'ouvre dans le fond, et les chartreux arrivent en procession, tenant chacun une longue lanterne sourde, dont la lueur oblique éclaire lugubrement la chapelle. Ils se rendent à leurs stalles et l'office commence. C'est une psalmodie monotone, d'un rythme implacable, dont on ne saisit pas les premiers murmures, et qui semble ne devoir point finir. Je regarde ces grandes figures blanches, ces têtes immobiles. Quel est le drame de chacun ? Quelle variété de douleurs les a amenés là ? Qu'ont-ils souffert ? Que souffrent-ils encore ? Qu'est-ce que la règle a fait de ces hommes ?

Et la psalmodie continue toujours.

Parfois, ils se dressent, jetant une sorte de lamentation ; puis ils se prosternent les deux bras en avant. Toutes les lumières disparaissent ; il n'y a plus que les ténèbres et le silence. Il semble qu'il ne reste plus rien de l'homme. Après quoi les lumières brillent de nouveau, la psalmodie recommence, et toujours ainsi.

.....
Quand le soleil est venu éclairer la cime des rochers, je me suis levé à la hâte, et j'ai dit : Enfin ! la lumière ! salut à la lumière !

Toujours avec la lumière les choses perdent leur aspect fantastique ; toujours avec la lumière revient le bruit, le mouvement, la vie. Quelque solitaire, quelque abandonnée qu'une contrée vous ait apparu, les premières lueurs de l'aube lui rendent la réalité. J'ouvre ma fenêtre, je regarde : ici, rien de pareil ; tel ce lieu était la nuit, tel on le retrouve le jour. Le soleil a beau monter à l'horizon et échauffer cette gorge, le monastère reste froid et comme insensible ; ses rayons ont beau lécher les murailles, briller sur les clochers, embraser les roches, au milieu de ce grand réveil de la nature, il ne réveille rien. Il y a des vivants, on ne les voit pas, on ne les entend pas. Seule, une charette à bœufs traverse la prairie, suivie par un moine ; et quelques mendiants viennent frapper à la porte du monastère.

Alors, sans guide, sans renseignement, je m'engage dans la forêt, à la recherche de la chapelle de Saint Bruno. Cette forêt est d'une incomparable beauté ; ni la Suisse, ni les Pyrénées n'offrent rien de pareil. Des arbres prodigieux s'élèvent jusqu'au ciel, enveloppant les roches de leurs gigantesques racines. Au milieu des eaux qui sourdent de tous côtés, des végétations inconnues arrondissent leurs branches en touffes splendides, abritant à leur pied tout un monde de fougères, de hautes herbes, de mousses recouvertes de pierreries, sur lesquelles le soleil promène ça et là ses rayons d'or et ses taches de feu. C'est d'un enchantement sauvage que la plume ni le pinceau ne peuvent décrire. Et, au milieu de ces merveilles, enfouie dans les arbres, se dresse la chapelle de Saint Bruno. C'est là que les visions lui apparaissaient ; c'est là qu'il a fait jaillir une source. Mais, de tous les miracles de la légende, le plus merveilleux, selon moi, c'est d'être venu ici ; c'est d'être arrivé au pied de ce désert, la hache à la main, abattant les arbres qui lui en défendaient l'entrée, luttant contre les animaux féroces, maîtres de cette forêt, n'ayant d'autre sentier que le lit même du torrent ; s'élevant toujours, malgré les eaux, malgré les roches, malgré tout ; ne se trouvant jamais assez perdu. Plus haut ! Plus haut encore ! criait-il.

Le miracle, c'est d'avoir planté là sa tente, d'y avoir appelé des compagnons pour construire leurs cabanes

autour de lui ; d'avoir pris possession, au nom de Dieu, de ces montagnes inaccessibles, qui toutes sont surmontées d'une croix ; d'avoir créé un Ordre qui s'est répandu dans le monde chrétien, et qui vit encore aujourd'hui.

Mais, voici l'heure du départ. Au moment de quitter cette solitude, nous réfléchissons.., Et puis, après avoir bien médité, tout le monde redescend.

Au pied du désert, nous retrouvons les cabanes, puis les maisons, puis le village. Avec le mouvement et la vie nous retrouvons la parole, et avec la parole, la discussion. Écrasés jusque-là par la sauvage beauté de ces lieux et la majesté de ce silence, les sceptiques recommencent leurs critiques de la veille. Quels services rendent ces moines ? A quoi bon s'ensevelir là-haut quand il y a tout à faire ici-bas ?

Je ne réponds rien. Ce sont des questions trop redoutables. Plus tard, on saura qui a choisi la meilleure part de ceux qui prient ou de ceux qui agissent. Seulement, je me rappelle les récits bibliques que l'on me faisait dans mon enfance. Tandis que trente mille Israélites combattaient dans la plaine, Moïse seul, à genoux sur la montagne, les bras levés au ciel, implorait le Dieu des armées. Quand ses bras fatigués retombaient à terre, les Amalécites reprenaient l'avantage ; quand il les redressait, les Israélites étaient vainqueurs. Ce que voyant, Moïse demanda qu'on lui soutint les bras jusqu'à ce que la victoire fut assurée.

Et, tout en devisant, nous traversons Saint Laurent, les Echelles.... Mais, quoique rentrés dans la réalité, nous avons emporté quelque chose de cette solitude ; nous avons comme le sentiment que nous sommes montés là où la terre finit.

S. G.

